

## CHAPITRE PREMIER

### *Bip Bip*

Des gouttes, les gouttes. S'écrasent sur mon dos, percent de balles éclatées mon anorak rouge acheté en seconde main. N'ai même pas de capuchon, de torchon, point de baluchon, suis plutôt canard égaré sur sentier de Boverie. La beuverie du ciel est enivrante. Résumé des faits : palmipède plastifié paumé dans parc désertique trempé de pluie. Fleuve en colère noire gronde contre le béton. Nuages bombardier, tapis de bombes liquides sur ville. Conclusion : ma trempette est à perpette, suis lessivé. Tu perds tes tartines petit Denis... Nom de Dieu, je ne suis pas fier de moi.

Je me décide : je m'abrite. Je cours vers le premier banc qui pourrait m'abriter des bombes et des torpilles d'eau qui me tombent dessus, je pose mes fesses dures comme fer rouillé sous un arbre dénudé. Des gouttes,

les gouttes, toujours. Premier geste : palper le feuillet plié en quatre que j'ai glissé dans la poche de mon plat anorak rouge sans capuchon acheté en seconde main. La lady à beriques rondes qui m'a vendu ce vêtement n'est pas née de la dernière pluie. Elle savait qu'elle se débarrassait pour une crotte de pain d'un machin plastifié inefficace. C'est un faux. Un faux jeton d'anorak, un plastique faux-cul... D'ailleurs, je pense sincèrement que tout est désormais faux ici-bas. L'hiver est trop chaud pour être hiver, la passerelle est trop transparente pour faire passer le temps et Jésus n'est plus un hippie pour être Dieu. Mais Jésus, bordel pourquoi as-tu abandonné ton fidèle serviteur ? Ne suis-je pas ici-bas un disciple qui se mouille pour tes œuvres, chaque jour devant mes élèves ? Bon Dieu, me voilà paumé.

Bon. J'ai quand même donné rendez-vous à Martine ce matin et je ne pense pas qu'elle va venir. Elle déteste la pluie ! Elle est folle de son soleil, ma Martine, elle m'écrit des SMS brûlants de désir puis disparaît dès la première goutte. Elle aime d'un amour profond Denis Lapierre pour son âme vagabonde, son sexe pas très catholique et son humour. Denis Lapierre est professeur de religion dans un lycée au centre de la ville. Martine Laplagne, ma douce de jour, mon astre de nuit est professeur de langue dans un autre lycée. Premier

vice de la drôlesse : le cul. Tout pour le cul, tout dedans aussi d'ailleurs mais c'est une autre histoire. Très branchouille sous la ceinture, la Laplagne. Tout le monde aime Boverie mais personne n'y vient quand la pluie massacre les corps des arbres et les petites herbes flétries des allées cailloutées. Faudrait le dire partout : quand le ciel vide ses couilles, Boverie se mouille.

J'attends quand même ma douce Martine sur mon banc dur. Si elle vient, ce sera le scoop du jour : Martine nue sous la pluie de la Boverie ! Les fesses contre le tronc et les lèvres perlées de vapeur. Mais toujours pas de Martine. Et je sers mon feuillet plié en quatre dans ma poche gorgée de flotte : je vais le relire. Relire ? Oui, un article de presse qui raconte un fait d'hiver. Un stupide drame. Une femme tombée du premier étage de son habitation. Décédée des suites d'une hémorragie cérébrale consécutive à un choc à la tête.

Des pas qui font floc floc. Des instants qui font flic flac. Martine, c'est toi ? Vas-tu sortir du Palais, sèche et enivrante comme d'habitude ? Chaude comme une boulette alors que je grelotte ? Ou en kayak boudinée par des bouées jaunes ? Martine est une sottise à deux pattes, une diablesse à la langue de feu, une vierge aux seins d'enfer et deux fesses pendues à son dos comme des boules à dévorer. Oh, non. Merde. Pas Martine, juste une joggeuse à gros mollets qui renifle et grogne

à cause de la pluie. Je vous le dis : les gouttes nous frappent tous d'une sorte d'apathie qui nous rend méchants. Que faire ?

Je suis en congé, j'ai du temps pour me faire rincer. Martine m'a posé un lapin mouillé. Le plus dérisoire : je n'ai pas mon portable ! Conclusion : impossible de la joindre. Et elle non plus. De toute façon, elle ne viendra plus. L'eau creuse des ruisseaux sur les graviers gris du sentier qui mène à Adrien de Witte. Le fameux peintre. Mon pote de Witte dont le masque figé fait peur aux petits enfants. Je n'ai plus qu'une envie, c'est de rentrer, me rouler dans une couverture et lire la suite de mon roman de gare bien calé dans mon fauteuil Louis XVI. Entre la pluie et moi, Martine a choisi. Je le saurai en rentrant chez moi. Je ne peux que lui donner raison. Les femmes ont souvent raison et nous, les types, on a du mal à leur accorder cette puissance. On parle avec notre queue et elles raisonnent avec leur cerveau. C'est moche de penser ça. Que faire encore ? Tout simplement, attendre encore, quelques minutes. On ne sait jamais. Martine est capable de me surprendre. Tiens, je vais en profiter pour relire le papier. Martine peut encore venir sans me prévenir elle est capable de tout. Moi, je suis seul et sans issue, plus capable de rien. Jésus m'a abandonné, la Boverie s'ébroue comme vache qui pisse et moi je lisse de mes yeux de cabillaud en nage :

Tilff – Drame

Rose a mis fin à ses jours

*Le Juge clôture le dossier.*

*Drame dans une maison sur les hauteurs de Tilff: Rose Blondiau a été retrouvée sans vie sur le terre-plein en béton devant l'entrée principale de sa maison.... L'équipe médicale du SMUR descendue sur les lieux n'a pu que constater le décès de madame Blondiau. Selon les premiers éléments recueillis par la police ainsi que les conclusions de l'équipe des légistes, il s'agirait d'un suicide.*

*Son mari était absent du domicile conjugal au moment du décès qui semble remonter au milieu de la nuit. Pour une cause encore inconnue, madame Blondiau a fait un malaise cardiaque. Désespérée et réalisant sans doute qu'elle n'allait pas y rattrapper, elle a ouvert la fenêtre du premier étage et s'est jetée dans le vide les bras écartés. La mort a dû être très violente par hémorragie cérébrale. Le mari, monsieur Jacques Plissier passait la soirée chez un ami dans le centre de la localité. Il a déclaré aux enquêteurs, les inspecteurs Giet et Schraepen être resté chez cet ami car il avait absorbé trop de boissons alcoolisées. Les premiers éléments de l'enquête ont conclu au suicide de madame Plissier. De fait,*

*la voisine a bien rappelé qu'elle était moralement au plus bas. Madame Plissier était aidée depuis plusieurs mois par une sœur de la communauté de la Miséricorde. Celle-ci, immédiatement interrogée a approuvé la thèse du suicide. Rose Blondiau était au plus bas. Pourtant pendant quelques heures, un élément de nature à renverser la thèse du suicide a perturbé les enquêteurs : la même voisine a soutenu avec conviction avoir entendu très distinctement le moteur « fatigué », selon ses termes, d'une voiture entre minuit et trois heures du matin, tranche d'heures pendant laquelle madame Blondiau est décédée, selon les experts.*

*Le mari, devant le corps sans vie de sa femme, s'est effondré de chagrin et de douleur. Il aurait déclaré dans une sorte de délire : « C'est Clapton qui a tué ma femme ! ». Les inspecteurs ont pris en considération cette déclaration dans leur enquête le temps de comprendre qui était ce monsieur Clapton... L'époux a déclaré plus tard dans la journée qu'il ne connaissait pas personnellement le célèbre guitariste anglais. Il a soutenu pourtant que quelqu'un avait bel et bien tué sa femme. Que sait-il exactement ?*

*À la suite de cette déclaration qui a semé le doute sur les premières conclusions, le dossier a été*

*mis à l'instruction judiciaire. Pourtant, sur place, les inspecteurs n'ont constaté aucune trace de vol ni même d'effraction. La thèse du crime toujours soutenue avec force par le mari n'a donc pas été suivie par le Juge d'instruction Leerschool, descendu sur les lieux. Le juge s'est même moqué du mari en lui disant qu'il était au moins sûr que ce n'était pas Jimi Hendrix, le coupable... Monsieur Plissier a reconnu l'état fragile du cœur de son épouse et ses décisions de ne pas prendre les médicaments pourtant prescrits par le docteur Aurélien Juen médecin de famille. Interrogé à son tour, le médecin a affirmé qu'elle n'avait jamais voulu adhérer à un traitement préventif. Elle prenait des risques. Madame Blondiau fumait son paquet par jour, absorbait une bouteille de vin tous les soirs et se soignait très mal.*

*Les Plissier n'ont pas eu d'enfant ; ils menaient une vie tout à fait normale. Ce drame montre une fois de plus qu'il est urgent que de telles personnes fragilisées soient prises en charge par des services sociaux professionnels.*

BG

Vraiment folle est cette pluie. Voilà que ses saloperies de gouttes, telles des bombes, ont fait exploser

les mots, troué les phrases et fracassé des paragraphes entiers durant ma lecture. Foutu. Le papier est mâché. Les mots sont morts, plus la peine. Pas très malin de ma part de ne pas avoir mieux protégé ce précieux papier pêché dans *la Meuse*. Martine ne viendra plus. A cause de ses cheveux longs qu'elle ne peut exposer aux gouttes de pluie. À cause de moi qui ressemble à un canard en anorak rouge. À cause d'un imprévu dans sa famille? Je me lève.

Je marche.

Devant mes yeux, à quatre mètres, un immense crayon sans branche, un pieu dressé vers le ciel. Un arbre assassiné. Je roule en boule la pâte dans le creux de ma main puis la dépose au bas de ses racines. Arbre mort va accepter dans ses creux vermoulus un fait divers mouillé. Au fond les morts attirent les mêmes mots. Et les vieilles branches, les survivants. L'arbre va dissoudre les restes pâteux de ce papier de *la Meuse*. La Boverie va retrouver la paix. Et le pauvre Clapton qui n'a rien à foutre de cette salade liégeoise va continuer à soigner ses mains, son dos et ses jambes raides quelque part en Angleterre. Car le vieux guitariste ne va pas bien.

Et moi? Lapierre va bien, Denis aussi. Je rentre à pied me sécher. J'en ai ma claque d'être ici à n'attendre personne. Prendre un bain chaud, décapsuler une Jupiler et fumer le pétard du jour dans un fauteuil



Louis XVI. Taper mes vêtements dans le séchoir. Retrouver mon téléphone, vérifier les messages. Martine ne me laisse jamais dans le vide.

Puis je commanderai une pizza par téléphone et la mâcherai en écoutant Joe, *Bip bip* sur le ciel par-dessus les toits. Prendre la température de Jésus pour demain au lycée, demain, c'est lundi, il faut que je leur trouve une parabole, à mes petites élèves.

Et demain, je commence ma deuxième enquête. J'ai accepté. Enquête, enquête? Quoi! Vous êtes détective privé, monsieur Lapierre? Vous acceptez ce genre de mission? Vous êtes flic? Non puisque je suis prof de religion dans un lycée de la ville. Alors, vous êtes...? Fouineur amateur avec une belle réussite à mon palmarès puisque j'ai coffré un vieux pourri de scout du côté de Portsall. Je ne sais pas si l'on peut parler « d'enquête » comme dans les polars que je dévore mais voilà, disons que l'on me confie parfois des « missions » que j'accepte parce que j'inspire confiance. Oui, je suis un homme de confiance, j'occupe une position morale dans la société comme professeur de religion célibataire. Alors, quand « on » me le demande, je rends service<sup>1</sup>. Et cette fois, « on » est venu me chercher et « on » m'a confié une mission. J'espère juste que celle-ci ne me fera pas

<sup>1</sup> Voir la première enquête de Denis Lapierre, *Été 70*, inédit.

quitter la région. Je déteste les valises trop lourdes et les voyages lointains.

Ici et maintenant: quelqu'un quelque part a de bonnes raisons de penser que la thèse du suicide décidée par le Juge n'était pas la qualification requise pour ce genre de mort. Et ce quelqu'un quelque part m'a demandé avec insistance de *tenter de comprendre cette mort dans sa signification réelle*. Autrement dit: de recomposer une lecture des faits différente de la version que la police a transmis aux médias. Autrement dit et pour faire propre: de rejouer le détective amateur en fourrant mon museau de fouine là où les coups de nez ont été interdits. Et leur remettre un rapport écrit. Après, « ils » verront, paraît-il.

Qui a suicidé Rose? Eric ou Clapton?